

Shûsaku Endô (1923-1996), Pierre Dunoyer, éd. Cerf, 2014, 176 p.

(Chapitre sur le roman *Silence*, pp. 93-104)

Deux ans après *La fille que j'ai abandonnée*, Endô Shûsaku publia *Silence* avec comme protagonistes, là encore, deux prêtres catholiques, missionnaires jésuites portugais. Cet intérêt d'Endô pour faire des prêtres catholiques le sujet de plusieurs de ses romans et traiter de leurs problèmes sur la place publique peut paraître inattendu quand on connaît les effectifs très restreints de l'Église au Japon. C'est l'histoire de cette Église qui peut nous aider à mieux comprendre ses motivations profondes.

Au Japon en effet, ce sont les missionnaires envoyés par l'Église de Rome, François Xavier en tête qui, au milieu du XVI^e siècle (1547), réussirent à intéresser, pour l'époque, un grand nombre de Japonais à cette nouvelle religion. Depuis, l'histoire, les traditions culturelles et le tempérament national aidant, le rôle du prêtre dans l'Église du Japon reste prépondérant et à l'origine de la plupart des initiatives.

En Corée, en revanche, les chrétiens coréens sont beaucoup plus entreprenants et actifs que ceux du Japon. En effet, ce sont des intellectuels laïcs coréens qui, par l'intermédiaire de l'un des leurs, se sont fait rapporter de Pékin en 1783 de la documentation sur cette nouvelle religion inconnue dite « chrétienne » qui les intriguait. Cet envoyé, impressionné, se fit baptiser sous le nom de Pierre avant de rapporter la documentation demandée, des livres, des crucifix et des médailles. De retour en Corée, sans l'aide de personne, il baptisa lui-même deux de ses amis. Abandonnés à eux-mêmes, ils mirent ainsi sur pied un semblant d'Église avec évêques et prêtres comme à Pékin. Heureusement, une nouvelle ambassade envoyée à Pékin leur ouvrit les yeux. Un prêtre chinois leur fut dépêché qui, émerveillé, découvrit en 1794 une communauté chrétienne de plus de quatre mille croyants, née spontanément sans l'intervention des missionnaires de l'Église.

Endô Shûsaku a donc essayé de montrer à ses lecteurs non chrétiens ce que représente la figure du prêtre. Un homme ordinaire, fragile et vulnérable comme tous les hommes et pourtant dépositaire d'un appel mystérieux venu d'en haut pour faire de lui un témoin de l'Évangile dans le monde. *Volcano* nous avait déjà mis en contact avec les deux prêtres, Durand et Satô mais sans rien expliquer clairement. *Silence* va nous faire participer de près aux souffrances des deux missionnaires, Rodrigues et Ferreira.

La vie d'Endô fut entrecoupée de longs séjours à l'hôpital et de beaucoup de souffrances. En 1964, après trois ans d'hospitalisation et trois opérations au thorax, ses forces une fois revenues, il fit un voyage à Nagasaki et y retrouva les souvenirs de ceux qu'il reconnaissait comme ses ancêtres dans la foi, les *kirishitan*, sauvagement persécutés durant trois longs siècles. Les *fumié* exposés dans le musée des martyrs le touchèrent particulièrement. Un *fumié* était une petite effigie du Christ, de la Vierge ou d'une Croix, en bois ou en métal (40 x 20 cm environ), que la police avait fait faire d'après des images pieuses. Elle s'en servait pour ses rafles annuelles et obligeait les habitants de l'archipel, japonais ou étrangers, de les fouler au pied, certaine de pouvoir ainsi démasquer à coup sûr les chrétiens clandestins. La moindre hésitation était censée révéler le chrétien. Suivaient d'horribles tortures pour essayer de lui arracher le bon choix, l'abjuration publique ou la mort. Cette pratique inaugurée en 1629 ne fut supprimée légalement que le 12 février 1856.

Endô, plein d'admiration pour les milliers de martyrs n'en éprouvait pas moins une profonde compassion pour ceux d'entre eux qui, dans l'angoisse de la torture et la détresse, avaient fini par abjurer en posant le pied sur le *fumié*, les *tombés* comme on les appelait. Beaucoup d'entre eux, rongés par le remords, pleuraient en secret leur fragilité humaine en implorant l'indulgence infinie du Christ qui, lui aussi avait connu les détresses de la torture et de la mise à mort. Endô lui-même, dans sa paroisse de Shukugawa, avait entendu de la bouche même de témoins oculaires les récits de cette double vie des chrétiens cachés gardant soigneusement au fond du cœur le secret de leur foi.

Pour autant, *Silence* n'est pas qu'un livre consacré à l'abjuration de deux missionnaires catholiques terrassés par la peur. Les livres d'Endô, s'ils se lisent facilement, sont en réalité d'une grande complexité. Dès la parution de *Silence*, certaines autorités ecclésiastiques, scandalisées, s'empressèrent d'en déconseiller la lecture, arguant que « Endô Shûsaku niait la valeur insigne du martyr ! ».

En lisant de près ce roman, on s'aperçoit que ce qui captivait l'auteur était l'ultime combat intérieur auquel les martyrs étaient affrontés. Dans l'angoisse, la détresse et la peur avaient-ils vraiment la liberté de choisir entre la mort ou l'apostasie ? Ici, la foi et l'incontestable génie d'Endô nous révèlent

une présence. Celle du Christ, compagnon de toujours, humble et effacé, maternel dans son amour pour les plus démunis. Lui-même avait vécu ce combat intérieur. Pauvre, solidaire de tous les opprimés, il s'était laissé crucifier et, dans son humanité bafouée, avait crié lui aussi, vers son Père : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avoir abandonné ! » Le cri de tous les opprimés. Silence de Dieu. Des mots prononcés sans colère ni haine ni hostilité, reflet d'une foi qui, en interrogeant, s'abandonne entre les mains de son Père.

Le personnage central du livre est un missionnaire jésuite portugais, Sébastien Rodrigues, qui, en pleine persécution (1634), était entré clandestinement au Japon accompagné du père François Garrpe, pour essayer de retrouver et secourir le père Christophe Ferreira, leur ancien professeur de philosophie au Portugal devenu supérieur provincial des pères jésuites au Japon. Sous l'emprise de la peur, Ferreira avait fini par abjurer et, sous le nom d'emprunt de Chûan, travaillait dans un des services de renseignement de la police. Garrpe et Rodrigues eux aussi finirent par être arrêtés puis séparés. Rodrigues, torturé moralement par la police et exténué, finira à son tour, comme tous les tombés, par fouler au pied l'image sainte en implorant la miséricorde divine. Un cri de foi intérieur qui lui vaut le pardon de Dieu et le rend juste comme il rend juste celui qui met sa foi en Jésus. C'est alors que le romancier fait parler l'image du *fumié* qui s'anime et lui dit : « Pose ton pied. Tu as mal... Je connais cette douleur... »

Endô n'a pas imaginé et décrit cet acte d'abjuration par hasard. Il a voulu que le monde sache qu'elles pouvaient être les souffrances psychiques et morales des martyrs. Les persécutions sanglantes du Japon en ont fait des milliers. On en possède des listes entières dressées par les survivants, « pour ne pas oublier ». On peut y lire les dates, le nom de leur communauté, les noms et prénoms des martyrs avec leur âge, enfants et nourrissons compris. Refuser de fouler l'image, c'était la torture pour obtenir l'abjuration puis, en cas de refus, la mort. Tous n'ont pas eu le courage du martyr. Il y eut des « tombés », même parmi les missionnaires, ce père Ferreira par exemple, qui servit de modèle à Endô mais qui, on le sait grâce aux annales de la Société de Jésus, s'amenda à la fin de sa vie, réintégra la Société et mourut en martyr vers 1633.

Apostasier avait été un drame de conscience terrible. Dans l'angoisse, poser son pied sur l'image sainte était la seule issue envisageable pour un homme ou une femme, terrifié, écrasé devant les tortures en perspective, avec en même temps, au plus profond du cœur, un appel angoissé, un acte de repentir et de foi lancé vers celui qui pouvait le sauver de la mort. Pour Endô, Dieu ne pouvait rester sourd à une telle détresse. « La justice est donnée à tout homme qui croit », a écrit saint Paul. Le Seigneur ne pouvait qu'être là, présence maternelle silencieuse, pour consoler et rassurer ceux qui l'appelaient. C'est le thème de *Silence*.

Endô Shûsaku ne veut pas se contenter des directives et des traditions ecclésiales. Par le biais des martyrs et des « tombés » eux-mêmes, il entend faire resplendir la gloire de Dieu. Pour lui, au-delà des définitions théologiques du martyr, « l'indulgence divine et sa maternelle bonté devant la fragilité des hommes » sont infiniment plus importantes. C'est ce que veulent signifier les quelques mots consolateurs que le romancier fait dire au Christ pour calmer une conscience meurtrie, assaillie de pensées morbides.

Ici se révèle en toile de fond la différence culturelle entre le Japon et l'Occident. Comme l'écrit Mgr Mori, les Occidentaux, issus d'une « civilisation de la pierre » ont retenu comme visage celui de « Dieu, maître de l'univers, principe ultime de l'ordre universel, modèle absolu de la vertu morale d'hommes d'une volonté claire et qui leur propose un idéal pour qu'ils soient saints comme lui-même est saint. » Le chemin qu'ils doivent suivre est celui de la volonté divine dont le témoignage suprême est alors le martyr. Pourtant, ce n'est pas là le « tout » de Dieu. Le visage sévère d'un Christ Pantocrator ne dit pas tout de Dieu. Le Christ possède d'autres visages que celui que propose la fresque au-dessus de l'autel de la Chapelle Sixtine à Rome et qu'on retrouve dans certains versets évangéliques. Par exemple, l'indulgence infinie du Christ à l'égard de Pierre, l'apostat d'un moment certes, mais qu'on préfère qualifier de reniement, par convenance. Les pécheresses pardonnées. Ce père riche de la parabole qui attend anxieux le retour de son fêtard de fils et que son aîné accuse d'être bonasse à l'excès et injuste. La joie de Jésus qui aimait voir, entendre les enfants s'égayer autour de lui et toucher les tout-petits que les mères lui apportaient pour qu'il les bénisse.

Il est vrai qu'un homme ne parle pas à ses subordonnés avec le visage qu'il arbore le soir en famille. Son environnement, ses subordonnés, sa femme, ses enfants, nous révèlent chacun un de ses multiples profils. Ce qu'on peut dire également de Dieu. Le visage de Dieu que les Japonais privilégient, sans pour autant renier les autres, c'est celui de Dieu créateur, auteur des émouvantes harmonies terrestres, qui participe lui aussi à la « civilisation du bois », une vie riche qui enveloppe les hommes dans le calme et la douceur d'une matière vivante, chaude, calme et apaisée. C'est ce visage divin que le japonais Endô a privilégié pour lui faire dire : « C'est dur. Tu es triste. Mais ne

désespère pas, puisque je suis avec toi. » Il est une présence. Il pleure avec nous comme il a pleuré devant la tombe de son ami Lazare. Cette compréhension de Dieu n'est pas spontanée chez les Européens. Il s'agit d'une contribution importante du japonais Endô à la spiritualité chrétienne.

Son roman *Silence* fut publié une année après la fin du Deuxième Concile du Vatican, en 1966. Absorbé par son travail de rédaction, il ne savait rien de concret des orientations conciliaires qui recommandaient des échanges entre une Eglise vivante et les cultures des différents pays du monde accompagnés du souci des démunis. Ce qui, précisément, répondait à l'Église que souhaitait Endô. Une année après la parution de *Silence*, Endô a expliqué clairement son intuition première :

Les auteurs japonais qui depuis Meiji ont évoqué le Dieu des chrétiens, l'ont généralement associé à l'image d'un juge qui punit même les secrets intimes méconnus de quiconque. La plupart d'entre eux semblent envisager le christianisme moins comme une religion de l'amour et de l'harmonie que comme une religion de l'autocritique. Je n'y peux rien mais je sens, dans la vague d'antipathie des Japonais pour le christianisme qui persiste depuis Meiji, qu'existe un sentiment de distanciation par rapport à la religion occidentale, un sentiment pourtant essentiellement étranger aux Japonais. Je pense que la compréhension japonaise de Dieu et de l'enseignement chrétien a été unilatérale... Il est clair que Hakucho (un poète japonais) a rejeté le christianisme parce qu'il ne pouvait pas imaginer quoi que ce soit d'une religion du Père (sévérité, reproches et condamnations). Mais le christianisme n'est pas qu'une religion du Père comme Hakucho l'a cru en se trompant. C'est aussi une religion de la Mère (Dieu compatissant et clément) et qui fait aussi partie de la religion chrétienne [1967].

D'après Endô, c'est donc, pour le christianisme au Japon, non une question de théologie dogmatique mais d'une adaptation comme le recommande le Deuxième concile du Vatican. Non pas une religion centrée sur un Dieu rigoureux et triomphant qui rejetterait la culture du Japon et son héritage mais qui coopérerait avec elle.

Avec *Silence*, il entend adoucir le côté triomphaliste de la théologie catholique. Endô développera l'image du Christ maternel. Il l'a expliqué lui-même dans une interview datée de 1973. « Mon image de Jésus dans le Nouveau Testament n'est pas la même que celle prêchée par l'Église. C'est une image de maternité. Je l'ai découverte dans l'épisode du fumié. » Le Christ sur la croix a donné sa vie par amour pour l'homme, pour le sauver et le faire vivre, comme une mère prête à se sacrifier pour son enfant. Dans cet épisode du *fumié*, Jésus se laisse fouler aux pieds des hommes. Il ne reproche rien à Rodrigues mais le console comme une mère son enfant. N'oublions pas qu'Endô avait été élevé par sa mère, une femme seule. Il sait le prix d'un tel sacrifice.

Endô s'est toujours senti solidaire des *kirishitan*. Or, les chrétiens cachés ont toujours eu une dévotion particulière envers Marie, la mère de Jésus, médiatrice entre les hommes et Dieu, grâce à l'amour de son Fils pour elle. Une foi héritée des missionnaires. Un rapport annuel des pères jésuites signale l'existence de congrégations mariales à Arima, Ômura et sa région dès 1633-1634. A l'image de Kannon-bosatsu, la médiatrice censée conduire les croyants bouddhistes au paradis de la Terre pure, Marie était, elle, vénérée comme la médiatrice entre Dieu et les hommes. Elle occupera la place de Kannon-bosatsu dans le cœur des *kirishitan*. Pendant les deux cent cinquante années de persécutions qui suivirent, pour donner le change, les statuette de Kannon-bosatsu remplacèrent les statues de Marie. Certaines de ces statuette recèlent une statuette plus petite de Marie, cachée derrière ou à l'intérieur. La police au cours des perquisitions ne pouvait qu'approuver la piété bouddhiste de cette maisonnée. Interrogé sur cette dévotion mariale, Endô a cru devoir répondre (1967) : « Je crois qu'à ce moment, le christianisme des chrétiens cachés s'était peu à peu transformé d'une religion du Père en une religion de la Mère. »

Quand le petit groupe de chrétiens cachés est venu en cachette inspecter la petite église de Oura qui les attirait avec sa croix, une de ces femmes est venue auprès du père Petitjean, qui pria devant l'autel, pour lui dire, la main sur la poitrine : « Notre cœur à nous tous qui sommes ici est le même que le vôtre. » Après avoir dit que tout le groupe était d'Urakami et tous avec « le même cœur », elle demanda : « Où est la statue de Marie ? » Devant la statue, le père Petitjean s'agenouille, tous en font autant, se disant mutuellement : « C'est bien la statue de Marie, avec sur son bras l'enfant Jésus ». Parmi les souvenirs cachés des chrétiens on trouve beaucoup de chapelets et de statues de Maria Kannon. En 1576 déjà, l'église de Kyoto nouvellement bâtie avait été dédiée à Notre dame de l'Assomption.